

Témoignage Albert Cartier s.j.

« Mon enfant, tu es toujours avec moi. »

Depuis quelques temps, une phrase de l'Évangiles est devenue pour moi source de lumière et de joie. C'est dans la parabole de « l'enfant prodigue », en Luc 15,31, la parabole du père au fils aîné :

« Mon enfant, toi, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi ».



Jusqu'ici, ces mots ne m'avaient pas frappé. Trop pharisien peut-être pour m'identifier aux scribes et aux pharisiens, que Jésus désigne à travers le personnage du fils aîné, je passais vite à la fin de la parabole.

Mais quelque chose m'est arrivé : J'ai rencontré le « Renouveau Charismatique » et je me suis trouvé alors dans la situation du fils aîné.

Je le dis simplement : je n'ai jamais quitté la maison du père. J'ai été un « bon enfant », un « généreux jeune-homme ». A dix-huit ans, je suis rentré au noviciat et depuis j'ai mis ma bonne volonté, parfois défaillante, à répondre à l'appel reçu. Je me suis efforcé d'être fidèle, ravivant, à chaque retraite annuelle, l'élan un peu amorti, refaisant le cap. J'ai travaillé comme j'ai pu à la vigne du Père. La vie avec Dieu se déroulait, paisible, bien ordonnée ; les choses étaient en place. Comme dans un vieux ménage, on vivait ensemble sans avoir grand chose à se dire. Les illusions des premiers temps avaient été réduites par.... L'expérience.

Certes, il y avait eu quelques « découvertes » : elles s'étaient rangées dans le « savoir ». Les entrevues avec le Père à heure fixe étaient un peu guindées. Je m'acquittais loyalement de mon devoir de louange. Un peu de poussière à la longue s'était déposée sur la parole (la Bible). Je la lisais, je l'annonçais ; elle ne paraissait plus très neuve. La bonne nouvelle était émoussée.

Les jours, les mois, les années coulaient comme un fleuve monotone. « Un âge va, un âge vient ;... le soleil se lève, le soleil se couche ;... Rien de nouveau sous le soleil ». (Eccl. 1,49).

Certains soirs, il est vrai, je me sentais un peu étouffé. Le plafond pesait. Quelles fenêtres faudrait-il ouvrir ? Quels liens couper ? Mais je me rassurais : n'est-ce pas la condition chrétienne ? La vie dans la foi ? L'amour se prouve aux actes.

Mais voici que tout à coup la vieille maison est envahie par une troupe bruyante. Certains reviennent de loin comme le fils prodigue ; d'autres n'étaient jamais entrés. J'assiste ébahi à une marée joyeuse... Ce qui me frappe c'est leur liberté. Ils sont chez eux. Ils courent de pièce en pièce. A chaque pas des découvertes. Sans cesse ils s'émerveillent. Ils ouvrent le

livre et chaque mot leur est fête. Et le Père les comble. Ils ruissellent ; l'amour, la joie, la paix les transfigurent. Leurs proches se demandent : que leur est-t il arrivé ? Ils prient ensemble librement et moi, l'abonné à l'oraison, je ne sais pas parler avec cette spontanéité, cette chaleur, cette abondance. Ils croient, et je me demande, à les entendre, si je n'ai jamais eu la foi.

Car ils prennent le Seigneur au mot comme je n'ai jamais osé le faire : « Si vous avez la foi comme un grain de sénevé, vous direz à cette montagne : déplace-toi d'ici là et elle se déplacera et rien ne vous sera impossible ». (Mt17,20). Pour eux, ce n'est pas manière de parler, ce n'est pas du folklore. Ils le font et ils obtiennent des guérisons de l'âme et du corps.

A cette vue, je suis tenté de me plaindre comme le fils aîné. De l'amertume, non ; mais un léger pincement, un peu de dépit. Je suis là ayant derrière moi tous mes efforts laborieux : toutes mes heures d'oraison, les rélections, les retraites, deux fois les grands exercices de trente jours – et je puis continuer, à la manière de Paul (en 2 Cor 11 et 12) ; tous les livres que j'ai lus ; les traités sur la prière, les mystiques (Jean de la Croix, Thérèse d'Avila...) et les conseils donnés, et les méthodes enseignées, et les exhortations à croire.... Avec tout cela je me trouve comme un petit enfant, un novice bégayant, coiffé au poteau par ces nouveaux venus. Je m'approchais du Père appliqué et un peu tendu ; ils lui sautent sur les genoux, vraiment il n'y a pas de justice.

C'est alors que ta parole, ô Père coule en moi comme un bain de fraîcheur : « MON ENFANT TU ES TOUJOURS AVEC MOI ET TOUT CE QUI EST A MOI EST A TOI ».

Des termes semblables remontent à ma mémoire : ceux dans lesquels Jésus, le fils aîné par excellence, le « premier né de toute créature », exprime sa relation au Père :

« Celui qui m'a envoyé est avec moi » (J8,29).

« Tout ce qu'a le Père est à moi » (J16,15).

« « Père... tout ce qui est à moi est à toi et tout ce qui est à toi est à moi ». (J17,10).

Plénitude de ce partage. « Le Père aime le fils et lui a tout remis entre ses mains. » (J3,35) ; tout, y compris le pouvoir d' « avoir la vie en soi »(J5,21) et de « donner la vie à qui il veut ». (J5,26).

C'est à cette plénitude que fils dans le Fils je participe.

Oui, Père depuis des années, tu as voulu qu'entre toi et moi, en ton fils tout soit commun. Tous les jours, je mange à ta table ; tous les jours, si je veux, je peux te rencontrer et parler avec toi ; tous les jours, je travaille à ta vigne, tu m'as choisi pour cela « pour que j'aïlle et que je porte du fruit et que ce fruit demeure ». Tous les jours, à chaque instant, comme ton Fils et en lui « Je viens du Père et retourne au Père » ; je nais de toi et viens vers toi. Tout mon être, toute mon existence se situe dans cet entre-deux, dans ce pur passage, pulsation éternelle de l'amour. Esprit reçu et rendu. Je suis au cœur du sens, au centre de l'anneau.

C'est là le réel sous-jacent, sous la croûte des jours. C'est la joie essentielle.

Comment fait-il que j'en ai si peu conscience ? Peut on être heureux sans le savoir ? Faut-il donc, pour goûter son bonheur en être d'abord privé ? Tel le fou qui se tapait la tête

contre le mur : ça me fait du bien, disait-il quand je m'arrête. Au fond, je le vois maintenant, j'ai eu peur de l'amour. Je n'ai pas quitté la maison mais me suis réfugié dans le « service ». Je n'ai pu supporter de tout recevoir, de me recevoir, à tous instants de Toi ; et j'ai cherché appui sur la fidélité, sur le devoir accompli. Peut-être que je me fais plus pharisien que je ne suis.

Cependant, il est vrai que je n'ai pas pris dans ma maison toute la dimension de fils. Le fils aîné de la parabole reproche au père : « Tu ne m'a jamais donné un chevreau pour festoyer avec mes amis », pas le plus petit méchoui, pas le moindre extra. Mais l'a-t-il demandé ? l'avait-il à le demander ? « Tout ce qui est à moi, est à toi ». Pourquoi ces craintes, cette réserve excessive ? La table est toujours servie. « Vous tous qui avez soif...achetez sans argent. Sans payer. Ecoutez moi et mangez ce qui est bon ; vous vous délecterez de mets succulents. » (Is55, 1-2).

Oui, Père, je ne boudrai pas le veau gras. Je rends grâce, à mes nouveaux frères et sœurs de m'avoir révélé mon bonheur. Avec eux, je m'approcherai de la table ; j'entrerai dans la fête sachant que ma joie te fera plus d'honneur que mon sens maussade du devoir bien fait. Je cesserai d'être trop raisonnable et te demanderai l'impossible. Je veux vivre des matins neufs ; accueillir chaque jour de ta main comme un don nouveau. Sans cesse je renaitrai de toi. « Au réveil je me rassasierai de ton image » (Ps17,15). Et au soir je remettrai mon esprit entre tes mains. Ma vie ne s'écoulera plus uniforme mais sans cesse jaillissante comme le vol de l'alouette : Tiou, tiou, tire, lire..., ALLELUIA !

Albert Cartier, s.j.